

IV. Un propos sur le Japon

L'un des membres du groupe a souhaité compléter le rapport de voyage collectif par une réflexion personnelle sur le Japon, que nous publions ici.



Tokyo

"Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. Quoi qu'on en pense, tant vaut l'homme, tant vaut l'objet".

André Suarès

Celui qui raconte ses voyages, si peu que ce soit, se raconte. Il faut donc attendre du récit une révélation mêlée de l'observé, de l'observant et de l'événement unique que constitue leur rencontre. On peut s'en désoler ou s'y résoudre. On peut aussi observer que l'enquête objective, ou plus précisément à tendance objective, que la collecte et la restitution rigoureuse des faits, si elles sont indispensables et étayent la valeur de ce qui est rapporté, ne suffisent pas, tant s'en faut, à constituer cette valeur.

Ainsi l'objectivité peut, à force de rigueur, gagner bien des batailles ; mais quelle que soit la vigueur de ses combattants, elle ne finit jamais vraiment de gagner la guerre. Elle n'en finit pas parce que les faits isolés ne disent rien et que leur contexte est ramifié à l'infini. Elle n'en finit pas, surtout, parce que la question est posée, dès lors que l'on se situe dans le domaine de l'homme, de la culture, ne concerne pas seulement des objets mesurables, mais des mouvements, des tendances où s'expriment des réactions particulières ou collectives qui doivent autant à des rationalités connues qu'à des intuitions sensibles moins prévisibles.

Au-delà du consensus sur la nécessité de l'objectivité, au-delà des hésitations sur sa définition même et sur les protocoles de son obtention, ce qu'il faut mettre en doute c'est sa suffisance.

À trop oublier que le regard humain valorise le paysage, on risque de multiplier des publications qui, tel l'ermite de l'histoire, crieraient en plein désert : "J'ai une réponse, j'ai une réponse, qui a une question ?"

Ainsi le texte imprudent du voyageur doit-il être pris, sans regret, pour ce qu'il est : le témoignage d'une rencontre, un objet hybride comme la vie, mais le plus apte peut-être à l'interpellation réciproque de deux cultures; le plus apte à la création.

En annexe à un rapport qui fait état de quelques réalités observées, on trouvera donc ici, en toute fragilité et en toute subjectivité, un écho persistant de ce qui fit, sur le terrain, les réactions du voyageur.

L'obscur objet du voyage

Le contrepoint du rapport et du récit, la présence de l'enquêteur dans le paysage est ici d'autant plus nécessaire que le faisceau de questions dont la France, depuis quelques temps, harcèle l'image du Japon, révèle, en fait, une profonde inquiétude d'elle-même.

Dans les viscères de la société nippone, la France cherche l'oracle de son avenir avec une fascination telle qu'elle laisse entrevoir la puissance et le caractère peu maîtrisé de l'univers de fantasmes collectifs qui président notamment à sa propre idée de développement. En lieu et place des questions, ce sont assez souvent des images obsessionnelles qui sont envoyées vers un Japon dont on attend obscurément qu'il les réfléchisse et que l'effroi de ce reflet nous fustige et nous galvanise.

Ainsi, sans nous lancer dans une véritable psychanalyse des rapports franco-japonais, il n'est peut-être pas inutile de mieux cerner le contexte français de la question posée, en même temps que l'on tente de comprendre les phénomènes japonais qui peuvent lui répondre.

Ponctuer de questions sur la France ou sur l'Europe tout notre parcours, ne jamais oublier qui regarde, sera donc notre façon d'être au plus près de notre sujet. Un meilleur équilibre du commerce, dans toutes les acceptions de ce terme, est à ce prix.

Un fil conducteur

La culture scientifique et technique, son rôle, son mode d'éclosion et de transmission ont été le fil conducteur dominant du voyage. Le développement technique, commercial, social et idéologique des nouvelles technologies de communication, constituant sans doute, aujourd'hui, le moteur le plus visible, le plus spectaculaire, des évolutions de cette culture, a été le domaine privilégié de nos investigations.

Mais ce domaine est immense et semble avoir investi les moindres replis d'une société marquée par l'intensité et l'intrication des flux qui la traversent. C'est donc autant dans le pullulement des signes de la rue, dans les modes de vie (pour le peu qu'il est possible d'en percevoir en si peu de temps) que dans les stratégies des laboratoires et des entreprises que nous pourrions trouver nos pistes.

Les longs trajets effectués pour nous rendre à nos rendez-vous et les conversations privées ont été aussi précieux, à leur manière, que les entretiens et les visites professionnelles que nous avons prévus. Tsukuba, enfin, auquel nous avons consacré trois jours, constitue une sorte de cristallisation ultime d'un projet majeur, plus diffus ailleurs, qui semble animer le Japon.

Trois voix se sont ainsi conjuguées pour nous raconter cette histoire japonaise que nous nous efforcions d'entendre :

Le voix de la vie quotidienne, de la foule, des gens, la voix de l'entreprise, et une troisième voix, dont on ne sait au juste qui la profère, voix de synthèse peut-être, et qui appelle ici à l'ère technologique et communicationnelle, comme John Kennedy avait pu, en son temps, appeler les Américains, malades de la clôture de leur Frontière, à la nouvelle aventure de l'espace.

Le projet individuel, le projet économique, le projet public, pour dire vite, seront donc les Parques de cette histoire.

1. Les signes de la rue

A traverser les paysages et les événements comme autant de fragments d'un texte à déchiffrer, le regard attentif finit par débusquer presque à l'insu de la conscience, et jusque dans l'apparente banalité, les signes d'où naîtront peu à peu les présomptions puis les hypothèses.

Les rues, les transports en commun, les lieux publics, bien que marqués par un internationalisme un peu démobilisant, fourmillent en fait d'indices d'une réalité finalement différente.

Ils ouvrent la voie, après les images et les récits reçus avant le voyage, à une seconde génération de questions.

Aéroport

Les aéroports prolongent, en principe, comme les autoroutes, l'impression d'une sorte de zone intermédiaire, autarcique, pourvue de sa propre culture. Il arrive cependant qu'ils soient significatifs d'autres choses que d'eux-mêmes par d'infimes détails glissés entre l'aspect aseptisé d'une rassurante organisation et l'étalage des inévitables pacotilles des duty free shops.

Le signe de Narita fut une sorte de samouraï vêtu de plastique bleu métallique et armé d'un long bâton de combat : service d'ordre exceptionnellement spectaculaire comme les clôtures et les chevaux de frise isolant l'aéroport en un camp retranché. Cette haute silhouette constitue la plus étonnante symbiose d'efficacité physique et psychologique. Caparaçonné contre les projectiles et les coups de toutes sortes, cet être hiératique possède deux armes de précision : son bâton, plus efficace dans doute dans la foule qu'une arme à feu, mais plus encore,

son apparence qui l'extrait radicalement du commun (impossible d'y penser comme à "un flic") en le faisant bénéficier de la double aura surnaturelle des samouraïs et de Goldorak.

Ce haut fait du design suffirait, à soi seul, à réfuter la thèse selon laquelle la plus parfaite adaptation d'un objet à sa fonction normaliserait ipso facto les formes au détriment de la variété des expressions possibles des identités culturelles et de la création.

Coup de théâtre : un enfant japonais s'approche du monstre qui, remontant sa visière, pose, tout sourire, pour la photo de famille. Images bonhommes d'un Japon sur ses gardes...

Le Premier Ministre Nakasone viendra quelques jours plus tard en France donner ce visage humaniste (ou patelin ?) de l'homme qui écrit des poèmes et rend visite à son vieux professeur.

Image redoutable, image rassurante, usage (redoutable ?) de l'image rassurante : la sincérité et le jeu, la spontanéité et la convention.. autant de catégories dont les limites seront probablement à revoir.

Quant à l'enfant, sa familiarité tranquille avec un panthéon d'êtres de violence n'a rien, sinon dans son degré, de spécifiquement japonais. Pourquoi craindre ce héros de dessin animé ? La violence cathartique des média tranche ici, pour le plus grand nombre, avec les moeurs policées, prévenantes de la vie quotidienne.

Les adolescents ou les hommes, studieusement appliqués, dans la foule des transports en commun, à la lecture de bandes dessinées de sexe et de sang donneront, plus tard, une autre image de ce contraste. Hors du cercle magique, le jeu des lutteurs de sumo n'a plus cours : ici, plus qu'ailleurs, vous pouvez, ma mie, traverser la ville dans la nuit.

Mystère que cette partition de la violence, absente ici, reine là, mais toujours inscrite sur des portées résolument différentes et parallèles.

Bien des indices complémentaires façonneront peu à peu l'impression que tout concourt, le plus discrètement possible, à circonscrire, à codifier, à ritualiser, à dé-réaliser cette violence, c'est-à-dire à lui allouer des espaces mesurés, des temps impartis, des expressions convenues, qui l'éloigne le plus radicalement possible de toute influence sur l'équilibre de la vie collective : serait-il si fragile ?

Quels rôles jouent, au juste, les média dans ce processus permanent de désarmement, de détournement et de confinement de la violence ? Quel rôle y joue l'idéologie scientifique et technique ? il faudra garder un oeil attentif sur ce rapport à la violence qui pourrait bien être l'un des fils dominants de l'écheveau de faits et de comportements que nous voudrions démêler.

Sortie de l'aéroport en "limousine", mi-voiture de mariés, mi-fourgon funéraire : les dentelles un peu suisses des appuie-tête et

la fatigue de vingt-quatre heures de voyage ne doivent pas nous faire éluder la question de la clôture de Narita : conflit entre la société locale et l'Etat ? entre l'organisation terroriste Chukaku-ha et le symbole d'un certain mode de développement ? entre une culture traditionnelle et l'univers contemporain ? Un peu de chaque, dans doute, mais, en tout cas, accroc trop visible dans l'image de la démocratie japonaise pour ne pas embarrasser quelque peu le discours officiel.

Derrière la violence réactive s'esquisse déjà tout un panorama de violences plus originelles : violences sur les biens privés, sur les modes de vie des individus, sur les consciences. Il faudrait savoir, au delà de Narita, de quelles violences spécifiques ou similaires à celles que nous subissons, sont victimes les Japonais, les violences technologiques étant au coeur de notre sujet.

Autoroutes

Au-delà des grilles de Narita, l'autoroute traverse une de ces zones assez mornes, communes aux environs de la plupart des métropoles, où l'illusion d'un paysage naturel ou agricole un peu harmonieux est sans cesse démentie par un mitage d'habitat mélangé, traditionnel et péri-urbain, et par les cohortes de lignes à haute tension qui alimentent la capitale. Les différences d'aspects, de pays à pays, entre ces campagnes malades de la ville sont ensevelies sous le sentiment unique de la commune déchéance de ces espaces et sous la réminiscence quasi universelle du paradis perdu.

Mais à ces paysages douloureux en succèdent vite d'autres, exclusivement urbains, et qui interdisent toute nostalgie tant leur jaillissement minéral semble effacer, dans sa puissance, tout état antérieur.

Annoncée par un Disneyland aux égarements architecturaux symboliques, la périphérie de Tokyo peut donner, aux semi-ruraux que restent souvent les Français, une image assez convaincante de l'enfer.

L'impression peut tourner au sublime lorsque l'on emprunte, à la vitesse réglementaire, les gigantesques échangeurs qui vous propulsent en plein ciel, sur leurs béquilles de béton, au-dessus des toits des immeubles.

Ville

La ville, retournée par cet inhabituel point de vue, se livre alors à grands traits.

Aucun urbanisme, aucun plan d'ensemble ne paraît avoir régi les lois de cet entassement, à perte de vue, d'immeubles, de maisons basses, de semi-taudis, avec ici ou là un flot plus vert, un bastion de tours futuristes ou l'entrelacs d'un ensemble plus structuré. Cette ville serait le contraire de l'utopie : les lois de sa prolifération semblent répondre à un code génétique qui lui interdit le rêve, la création, tout ce qui n'est pas la première réponse venue, rarement

concertée au demeurant, aux contraintes matérielles les plus immédiates. Extraordinaire indifférence de cette ville, grande, lourde, confuse, bruyante et laide à toute préoccupation esthétique, alors que le peuple qui l'habite a cultivé à un si haut degré le goût du petit, du léger, de l'ordonné, du silence et du beau.

Ainsi s'exprime au premier abord une des grandes malédictions qui accompagnent aujourd'hui le destin du Japon. L'absence d'espace, rendue critique par une démographie dont la courbe commence tout juste à s'infléchir, gérée pour l'essentiel par les lois du marché, a fait ces terrains hors de prix. Ils sont cédés par lots parfois minuscules et chacun, particulier ou société, a bâti dessus ce qu'il a pu, selon ses moyens, mais le plus souvent dans la perspective d'une démolition à moins de vingt-cinq ans, sous les coups conjugués de la précarité des matériaux, des tremblements de terre et de ce gigantesque tropisme de recyclage qui semble l'âme même de la ville.

Le prix de l'habitat à Tokyo, achat ou location, dépasse parfois le quadruple de ce qui se trouve à Paris ou à Londres. Vues d'en haut, les luxueuses voitures rangées devant de pitoyables logements resteront les marques sensibles de cette crise japonaise de l'habitat, comme l'air un peu triste de ce cadre d'un grand journal de Tokyo en visite dans une maison directoire, avec jardin, à Bièvres, "si près de Paris !".

Un endettement personnel exorbitant ou l'exil vers de lointaines banlieues constituent les deux termes d'une alternative semblable à celle que connaissent les capitales européennes, mais tellement plus tragique ! Ses conséquences sont légions sur l'organisation de la vie quotidienne, familiale ou professionnelle, sur les processus mentaux, sur la culture en général. Elles constituent, à coup sûr, une bonne part de cette "charge mentale", comme disent les psychologues, qui pèse sur l'esprit de tant de Japonais. Elles dessinent un contexte physique et moral qui doit rester en mémoire lorsque l'on s'interroge sur les mouvements culturels qui animent la société japonaise.

Echappées

Ce tissu urbain, si dense, se trouve parfois bizarrement ajouré d'activités inattendues trouant tout à coup le béton. Echappées...

Deux d'entre elles nous sont restées en mémoire.

Les premières sont des champs minuscules subsistant ça et là en pleine ville (image grise d'une rizière entre deux immeubles d'Osaka) : dérisoires témoins d'une agriculture elle aussi malade par exiguité, de la subsistance d'enclaves dans le cycle de l'argent et de la modernité, de l'incroyable rapidité de la croissance de la ville qui n'a pas encore eu le temps de tout digérer.

L'autre accroc symbolique, moins menacé, assez fréquent dans le paysage urbain, ressemble à une gigantesque volière de grillage vert. Des centaines d'hommes, alignés à poste fixe sur plusieurs étages de tribunes y envoient impertubablement à coups de club de golf des milliers de balles blanches : chorégraphie sublime d'intériorité où chacun, seul dans la foule, se concentre sur la perfection de son geste sans objet; première image d'une voie possible pour s'en sortir, pour s'abstraire : celle du regard intérieur, du culte du geste dont l'extrême présence dissout un instant le monde qui l'entoure; celle de l'homme dernier refuge de son art. Mais les talonnements des rythmes modernes du temps permettent-ils encore cette ascèse ?

La voie symétriquement opposée, la plus visible, est parfois empruntée par les mêmes hommes. Elle consiste à épouser au plus près le monde tel qu'il est, à se conformer le plus exactement possible aux injonctions qu'émet le corps social, à se plier à sa règle, à oublier les marges et les ailleurs, à révoquer la nostalgie, à tordre le cou de toute ambition qui ne serait pas collective ou, du moins, intégrante au cycle industriel du développement économique.

Au-delà de l'attrait de l'argent et du pouvoir, faire fortune devient, dans ce contexte, acte d'allégeance à la nécessité commune, et l'entreprise se fait le lieu d'un culte à une divinité oubliée derrière l'esthétique des rites qui la célèbrent. L'argent, en bref, serait moins le moteur existentiel d'une partie de la société nippone que l'appareil déontologique et esthétique qui accompagne son efficacité.

Bien sûr, cette analyse est applicable en d'autres lieux, mais dans une moindre mesure. Extrême Orient !

Foules

Au sortir du sas protecteur de l'hôtel international, la première plongée, à pied, dans la ville, ne procure pas, à Tokyo, le frisson d'exotisme attendu. Bien sûr, l'apparence des façades est un peu différente, bien sûr les gincko biloba remplacent ici les platanes et les marronniers, bien sûr une gêne survient à n'avoir aucun repère dans l'écrit qui partout vous assaille, mais dès que la foule s'est faite plus nombreuse, l'horreur de la première approche de la ville, le léger sentiment d'exil des premiers pas dans la rue se sont estompés au profit d'une sorte de bonheur par immersion, de reconnaissance, de sentiment inattendu de calme et de familiarité. "Heimlich" diraient les Allemands, soit le contraire de l'étrangeté. Foule refuge donc où les visages, les corps, les expressions, les couleurs diluent l'angoisse, dissolvent les hantises. Retour à l'immédiateté du corps, à l'humain, au désir peut-être...

L'étonnant de la foule, à Tokyo, n'est pas son nombre. Les trottoirs de Ginza, à cet égard, n'ont rien de bien différent de ceux des Galeries Lafayette. Ce qui surprend, c'est plutôt un art du comportement qui paraît avoir gommé les brutalités, désarmé les agressivités pour créer une sorte de fluidité physique et psychologique qui vous fait poisson en eau tiède.

Il faut cependant distinguer deux foules : celle, souvent pressée, un peu tendue quand même, qui vaque à ses affaires, se rend à son travail ou à ses rendez-vous, et l'autre, rassemblée pour ses achats, mais aussi pour le plaisir d'elle-même, pour la contemplation de son propre paysage. Cette foule-là conjure un moment le spectre de ce qui l'entoure.

Publicité

Ces foules, l'une et l'autre, sont l'enjeu d'une conquête commerciale dont tous les lieux publics, et si possible privés, sont les champs de bataille.

L'image publicitaire est partout, avide du moindre espace et apparemment libre, elle aussi, de tout envahir.

Du sommet des immeubles aux rames du métro, en passant par les enseignes de la rue et, bien sûr, par les publications et par les ondes, ces images donnent, au parisien du moins, l'impression dominante d'une curieuse désuétude. Leur style est décalé d'une quinzaine d'années en arrière et plus proche de celui de magazines féminins vendus dans nos campagnes que de revues plus urbaines comme Elle ou Cosmopolitan.

Envahie par l'écrit, couverte d'images souvent anodines, faisant peu appel à la recherche graphique de pointe, l'affiche la plus fréquente affirme gravement le sérieux de l'entreprise qui la paie. Les stratégies publicitaires créatives, humoristiques, friandes de détournement de l'art et de l'événement, tendues vers une efficacité plastique qui les ferait emprunter les voies de l'art, apparaissant encore peu dans les images les plus quotidiennes de la rue. Cette modestie n'est due ni à une absence de moyens, ni à une absence de talent, mais à l'état du dialogue entre les producteurs et les consommateurs qui n'exige pas encore de recourir à une telle fuite en avant dans l'imagination.

Les industries japonaises ne sont pas encore, comme parfois en France, les sponsors des publicistes. Pour combien de temps encore ?

Quelques questions subsidiaires mériteraient un examen plus approfondi :

La profusion des images dans un même champ visuel n'est-elle pas un handicap à la création d'univers propre à chacune de ces images ? Si c'est le cas, le Japon n'est-il pas desservi à nouveau par les concentrations dues notamment au manque d'espace ? En dehors de son renvoi aux objets de consommation, quelles autres impulsions la publicité japonaise diffuse-t-elle dans la culture collective ?

Quelles différences spécifiques peut-on noter entre les images de la modernité séduisante déliyrées respectivement par les publicistes français ou japonais ? Il n'est pas impossible que cette dernière question nous ramène une fois encore au problème de l'exiguïté par la difficulté plus grande qu'il y aurait, au Japon, à inscrire l'image désirable d'une qualité accessible de la vie dans des représentations évoquant les qualités plastiques de l'espace.

En dehors de l'ailleurs et de la tradition, sur quelle forme de compensation joueront les publicistes nippons de demain ?

Objets, marchandises

Par où passe, dans le monde de la rue, en dehors des prouesses architecturales souvent dissuasives, l'image séductrice d'une modernité scientifique et technique ?

A longer les vitrines, à fréquenter les magasins et les show rooms, il devient physiquement évident que l'objet technologique (et notamment de communication) joue un rôle central dans la stimulation du commerce intérieur en mobilisant une bonne part de la libido de consommation. Ces objets technologiques portent en eux-mêmes l'essentiel de l'effort publicitaire qui les promeut. Partout exposés, de plus en plus utilisables en public, les objets capteurs ou diffuseurs d'images et de son promettent un autre univers physique et mental comme la voiture avait su, en son temps, être évocatrice d'isolement et d'évasion.

Autour des technologies de consommation s'investissent non seulement une bonne part des capitaux des entreprises, mais encore une puissante prospective esthétique, idéologique et économique. Par ces objets passe, auprès du grand public, une impressionnante entreprise de séduction de l'avenir.

Est-il superflu de constater que ces objets miniaturisés, légers, raffinés, laqués souvent de noir ou de rouge (autant que de gris métallisé), renouent avec quelques grandes lignes de la tradition ? Comment savoir, au juste, l'impact psychologique de tels objets et jusqu'où va leur puissance de contamination ?

S'il est malaisé de percevoir la réaction profonde du public, on peut au contraire difficilement éviter de constater, dans tout ce dont le commerce envahit le paysage, la part grandissante d'une esthétique "science fiction" en perpétuel dialogue avec le cahier des charges des objets à produire. Qui n'associe jamais sa chaîne Hi-Fi à un vaisseau de l'espace est un dangereux récalcitrant au combat des agences de communication !

L'architecture, le vêtement participent parfois de cette geste futuriste. Les femmes-objets, hôtesses à Tsukuba, et les îles artificielles de la baie d'Osaka sont-elles les avant-postes des paradis artificiels auxquels la bande dessinée et le dessin animé nous préparent ?

Les voix familières et venues de la tradition qui accompagnent partout le citadin du métro au grand magasin et, sans cesse, le rassurent, seraient-elles les masques souriants de l'implacable logique de la marchandise ?

2. L'entreprise

On a tout dit de l'entreprise japonaise : l'efficacité, les cercles de qualité, la robotisation, la sécurité de l'emploi pour le salarié dont une même entreprise est souvent l'univers de toute la vie professionnelle et d'une bonne part de la vie de loisirs.

On a dépeint ces hommes, restant le soir entre collègues à dîner et boire le saké jusqu'au dernier train de banlieue.

On a insisté sur l'adhésion requise à l'idéologie de l'entreprise et sur l'organisation machiavélique de défoulements prévus, organisés.

On a aussi décrit l'inégalité devant l'emploi des femmes souvent rendues à la vie domestique après le mariage et presque absentes en tout cas des postes de responsabilité.

On a analysé la situation contrastée de l'emploi caractérisé par des compressions d'effectifs sur les chaînes de production et par un déploiement impressionnant de personnel dans les services.

On a rêvé devant la puissance des capitaux, devant le goût de l'investissement, devant la capacité de conversion, de diversification.

On a vanté le sens de l'adaptation, le pragmatisme, l'exploitation industrielle et commerciale de recherches faites ailleurs.

On a envié la qualité des services, le génie du commerce, la taille des marchés intérieurs.

On a dénoncé le protectionnisme et l'envahissement des marchés extérieurs...

Cette litanie-là hante les songes des managers occidentaux. Mais a-t-on vraiment vu la modestie, la banalité, la diversité des situations, la nature des contraintes des entreprises japonaises ? A-t-on senti la perpétuelle remise en cause qui, à l'inverse d'un triomphalisme, agite leurs responsables ?

Il n'est pas sain d'avoir fait du Japon, dans ce domaine, un mythe. Le complexe d'infériorité de l'Europe par rapport aux rives du Pacifique est probablement le pire de ses handicaps. A se laisser obnubiler par les résultats, on oublie la spécificité de ce qui les permet, et l'on crée des modèles inapplicables pour soi-même.

L'expression "miracle économique" est, en soi, tristement significative, dans sa référence au surnaturel, d'une forme de résignation à l'impuissance, et d'un émerveillement aussi peu propice à une lucide analyse des causes qu'à une juste évaluation des conséquences de ce type de développement. La logique de la croissance, poussée à un tel degré jusque dans le comportement des individus - l'extrême monétarisation de tous les actes de la vie, par exemple - entraîne une forme de raidissement du système qui semble interdire toute autre manœuvre que la fuite en avant.

Les gestes symboliques du Premier Ministre, achetant ostensiblement des cravates françaises et multipliant les appels sur le thème : "achetez étranger", indique assez l'inquiétude qu'une fermeture des frontières des pays clients n'entraîne une récession sans doute moins supportable ici qu'ailleurs.

En outre, l'apparent consensus interne sur lequel repose l'organisation de la société nipponne n'a rien d'immuable. Les mentalités, ici comme ailleurs, évoluent vite et il n'est pas impensable que le carcan social ne déclenche des explosions d'une virulence proportionnelle à sa rigidité. L'apport de l'occidentalisation à la mise en oeuvre du type de développement japonais peut entraîner aussi deux types de contre-coups :

- la réaction à terme, d'une culture propre dont il ne faudrait pas sous-estimer la présence et dont la souplesse et l'adaptabilité ne sont peut-être pas sans limite;
- les réactions importées, issues des mentalités occidentales, où les notions de qualité de la vie, d'épanouissement personnel, de pré-éminence existentielle du projet culturel sur le projet économique, sont encore vivaces.

Il y a fort à parier, alors, qu'à côté d'une meilleure défense de nos marchés intérieurs, nationaux et européens, et d'un esprit plus conquérant à l'extérieur dans les secteurs où les Japonais et les Américains sont dominants (celui des nouvelles technologies de communication, par exemple), un effort d'investissement sur le marché potentiel des contenus de la communication où nous pourrions faire jouer à plein toutes les ressources de notre culture, serait hautement profitable.

Une stratégie du qualitatif qui ne se cantonnerait pas à l'exportation des produits de luxe ne serait pas dépourvue d'avenir. La préservation, le développement et la promotion de l'identité de cette culture et les avancées que nous pourrions faire sur la qualité des modes de vie pourraient constituer, à cet égard, un gisement dont la valeur serait proportionnelle à sa rareté sur le marché international.

Comme la ville de Tokyo paraît à l'inverse des valeurs traditionnelles japonaises, il existe une sorte de contradiction apparente entre la grande rationalité de la plupart des entreprises japonaises qui évitent notamment le suréquipement et les comportements qu'elles induisent auprès du public et qui le pousse à une consommation boulimique et à la gadgetisation.

C'est, à l'inverse, dans la maîtrise de notre croissance et de nos modes de vie, dans un souci permanent de l'adaptation des technologies à des gains qualitatifs aux coûts et aux bénéfices mesurés que nous saurons à la fois concevoir un type de production et générer un type de consommation qui rééquilibre à terme, sans nous aliéner, notre balance des échanges.

Le Japon, ainsi observé d'un peu plus près, nous délivre un message assez inattendu : au contraire d'un luxe coûteux et démobilisateur,

la qualité de notre vie quotidienne, de notre patrimoine et de notre création pourrait bien devenir, pour peu que nous ne nous identifions pas trop rapidement à d'autres, un puissant moteur pour notre développement économique.

Denis Raison